

## LA POUDRE - ÉPISODE 40

### Reni Eddo-Lodge

**Lauren Bastide :** Bienvenue dans La Poudre, une conversation intime, profonde avec des femmes, artistes, activistes, politiques de toutes générations, de toutes opinions. Comment sont-elles devenues femmes ? Comment habitent-elles leur corps de femme ? Que pensent-t-elles ? Écrivent-elles ? Je suis Lauren Bastide et aujourd'hui, je reçois Reni Eddo-Lodge.

**Reni Eddo-Lodge (*anglais en fond sonore traduit par une voix-off*) :** Vous savez, ce n'était pas : « Je ne vais plus jamais parler aux blancs, point », c'était : « Je ne vais plus parler de race avec eux ». C'était un serment avec moi-même. Je leur parlerai de tout, leur chien, leurs vacances, tout, mais ce sujet là plus jamais parce que j'en pouvais plus, j'en pouvais plus !

**LB :** En juin 2017, je suis allée à Londres pour assister à un cycle de conférences féministes à l'université de Birkbeck. Ce cycle s'appelait *Feminist Emergency, Urgence féministe*. En voyant le nom de l'événement sur Internet je me suis jetée sur le site pour prendre mes billets. *Urgence féministe*, évidemment, ça va de soi. Quand je suis arrivée là-bas, malgré le soleil et la rumeur londonienne, il y avait une drôle d'atmosphère dans l'air, les visages étaient tristes, en colère. Il y avait des tracts placardés sur les murs. Et une autre urgence dans les esprits, la Grenfell Tower. Une semaine plus tôt, cette tour avait brûlé. 24 étages de logements sociaux partis en fumée. À l'époque, on comptait encore les morts. Aujourd'hui, on sait : 71 personnes, âgées de 6 mois à 84 ans ayant perdu la vie. Des personnes pauvres, des immigré·e·s ou des enfants d'immigré·e·s. Je me souviens d'un tract punaisé sur un poteau électrique qui disait « Grenfell is about race and class », « Grenfell c'est une question de race et de classe ». Les pompiers ont accusé les responsables de la rénovation de l'immeuble d'avoir transformé la tour en un piège

mortel hautement combustible, en choisissant de faire des économies sur les matières et les revêtements. Parmi les victimes de l'incendie de Grenfell Tower, il y avait une jeune artiste de 24 ans, Khadija Saye, une photographe britannique d'origine gambienne. Son travail, des autoportraits en noir et blanc pris à la chambre, était exposé à la Biennale de Venise à l'époque. Elle vivait avec sa mère dans la tour, elle était en train de toucher son rêve du doigt. Ce jour-là, à la conférence féministe de l'université de Birkbeck, on a parlé de Khadija Saye, on a regardé son travail, je vous invite à le faire aussi. Ce jour-là à la conférence féministe de Birkbeck, l'urgence n'était pas QUE féministe. (*Interlude d'extraits vocaux*). Ça c'est le générique du podcast *About Race* de Reni Eddo-Lodge, que je vous invite à écouter si vous parlez anglais juste après celui-ci. Avec Reni Eddo-Lodge on a parlé de genre, de classe et de race.

**LB :** Reni Eddo-Lodge, vous êtes journaliste, essayiste et militante. Vous êtes aussi l'autrice acclamée d'un livre « Le racisme est un problème de blancs » devenu best-seller au Royaume-Uni. Vous avez reçu tant de récompenses pour cet ouvrage qu'on pourrait être tenté-e par la flemme d'en faire la liste. Mais je vais le faire. Parce qu'il est si rare que les femmes soient récompensées ! Vous avez donc remporté le « Best Seller Price » du Sunday Times, le « Non-Fiction Narrative Book of the Year » des British Book Awards, le « Non-Fiction Book of the year » de Foils, le « Blackwells Non-Fiction Book of the year » et le « Jolik Prize ». Reni Eddo-Lodge, merci d'être ici aujourd'hui, à Londres, dans le studio du magazine *Monocle*.

**REL :** Merci de me recevoir !

**LB :** Et c'est la toute première interview La Poudre hors de Paris et en anglais, je suis émue !

**REL :** Et moi je suis ravie d'être la première !

**LB :** Votre livre est paru en France il y a quelques semaines, et je ne sais pas si vous êtes au courant mais son titre français et sa couverture ont soulevé une petite polémique. En anglais, le titre de votre

livre est « Pourquoi je ne parle plus de race avec les personnes blanches » « Why I'm no longer talking to white people about race ». Je me souviens avoir flashé sur lui, il y a un an, dans une librairie londonienne, parce que les mots « personnes blanches » sont écrits en blanc sur blanc, ce qui rend la couverture à la fois intrigante et provocatrice. En France, le titre est devenu « Le racisme est un problème de blancs ». Je crois comprendre pourquoi votre éditeur français a fait ce choix, le mot « race » est très tabou en France. Mais ce changement a déçu, notamment dans les milieux afro féministes français. Est-ce que vous comprenez cette déception ?

**REL :** Non, pas vraiment.

**LB :** Non ?

**REL :** Non. Déjà parce que je n'ai pas eu l'occasion de discuter personnellement avec les personnes qui sont déçues. Je ne parle pas français donc je ne comprends pas la conversation qui a lieu autour de ça. Google translate n'est pas super fiable...

**LB :** *(Rires)*

**REL :** J'aimerais beaucoup avoir une vraie conversation avec les personnes que cela chiffonne. Plusieurs m'ont interpellée, et m'ont demandé : « Est-ce que vous avez approuvé ce choix ? » je leur ai répondu : « Oui », et c'est tout, fin de l'échange. Je suis un peu troublée. J'ai cru comprendre que le mot « race » n'est pas reçu de la même façon par la société française que par le monde anglo-saxon.

**LB :** Oui, en effet.

**REL :** Mais j'imagine que cette polémique, c'est un peu la rançon du succès de mon livre. Le fait que les gens s'impliquent avec autant de force est incroyable pour moi qui en suis l'autrice. Je suis flattée. Mais le contenu est le même ! Et parce que je n'ai pas eu l'occasion d'avoir de discussion poussée avec les personnes qui trouvent le titre français erroné, je ne peux que spéculer, mais j'imagine que certaines personnes pensent que le titre est moins fort ainsi.

**LB :** Oui, je pense que c'est le sentiment. Que c'est moins provocateur, moins fort. Mais je pense que c'est aussi très probablement dû à une mauvaise interprétation du titre anglais par les lecteurs français. Le mot « race » vient d'être effacé de la constitution française. Et je pense que certaines personnes comptaient sur votre livre pour raviver ce débat en France. Dans votre livre vous écrivez cette phrase : « Il faut nommer la race pour changer une société ». Et le fait d'effacer le mot « race » du titre français a peut-être déçu les personnes qui se sont dit qu'une fois de plus, ce sujet ne sera pas débattu.

**REL :** Mais le mot racisme y est !

**LB :** Oui tout à fait.

**REL :** Personnellement, j'aurais été tout aussi contente que le titre anglais soit « Le racisme est un problème de blancs ». C'est une phrase que j'ai écrite dans le livre. C'est tout aussi direct que « Pourquoi je ne parle plus de race avec les personnes blanches ». Je pense que « Le racisme est un problème de blancs » reflète tout autant, voire mieux, l'argument que j'essaye de faire valoir dans le livre. « Pourquoi je » - je vais l'appeler comme ça maintenant, j'en peux plus de répéter ce titre en boucle ! C'est un peu plus vague et même plus doux que « Le racisme est un problème de blanc », qui est plus définitif, qui est une affirmation. C'est mon argument central dans le livre. Je dois dire qu'en tant qu'autrice cette polémique me dérouta un peu. Parce que je trouvais vraiment que ce titre était très bien ! Donc oui j'aimerais pouvoir échanger avec ces personnes. En tous cas, je peux vous le dire, ce titre, je ne l'ai pas choisi mais que je l'ai approuvé. Et il pourrait être intéressant pour vos auditeurs de savoir que je n'ai pas choisi le titre de l'édition anglaise non plus ! Ce titre n'est pas sorti de mon esprit. C'est mon éditeur qui me l'a suggéré en se basant sur le titre d'un post que j'avais publié sur mon blog. Je travaillais sur le livre, j'avais un titre en tête, mais c'était une ineptie, je préfère ne pas y revenir... Et donc quand mon éditeur anglais me propose de l'appeler « Pourquoi je ne parle plus de race avec les personnes blanches », une phrase qui est littéralement sortie de mon cerveau, je me suis

dit : « Ouais, ça reflète bien l'essence du livre que j'essaye d'écrire ». Et puis faut dire que je ne suis pas très attachée aux titres.. Quand on est journaliste pigiste, on ne choisit pas le titre de ses articles. Jamais. On rend son papier et..

**LB :** Oui, bien sûr, et c'est le rédac chef qui...

**REL :** C'est le rédacteur en chef qui ajoute le titre au dessus de l'article ! Donc je ne me sens pas attachée à celui-ci comme pourraient l'être d'autres auteurs. Moi je préfère m'attacher au contenu. Je reconnais que le titre est important d'un point de vue marketing, mais ça ne fait pas partie des choses auxquelles je consacre du temps créatif à réfléchir, en tant qu'auteurice. Je n'ai pas choisi la couverture de l'édition anglaise. J'ai fait : « Oh ça va ressembler à ça ? Génial, ça me va ».

**LB :** Une femme sur Instagram m'a aussi expliqué qu'elle était choquée par la photo de couverture. Elle m'a dit : « Regardez la photo, elle est souriante, heureuse, en choisissant cette photo, l'éditeur a tenté d'effacer sa colère et sa radicalité. » Et cela fait sens, d'une certaine façon, je comprends que des femmes noires conscientisées politiquement aient cette lecture. Merci d'avoir pris le temps de nous expliquer les coulisses de cette couverture. En aucun cas vous n'avez été forcée d'accepter un titre ou une couverture que vous désapprouvez.

**REL :** Oui j'ai tout approuvé. Le livre est publié dans un tas de langues vous savez, et il y a eu des couvertures contre lesquelles j'ai dû opposer un non catégorique. Je ne vous dirai pas lesquelles !

**LB :** *(Rires)*

**REL :** On m'a proposé des couvertures que je trouvais carrément offensantes. Une fois mon agent m'a dit : « Je ne vais même pas t'envoyer ces propositions, je sais que tu ne vas pas aimer ! ». Mais je n'ai pas ressenti d'objection viscérale contre cette couverture française. Voilà. Disons que même si le packaging est important, pour moi tout est dans le contenu. C'est en le lisant que vous comprendrez à quel point je suis passionnée et en colère.

**LB :** Évidemment.

**REL :** D'ailleurs, en tant que personne qui écrit sur des sujets sérieux, j'étais agréablement surprise de voir une photo de moi souriante sur la couverture du livre. Les gens me pensent super sérieuse. Un jour j'ai interviewé une comédienne pour mon podcast, et elle m'a dit qu'elle trouvait le livre drôle.

**LB :** Il est drôle !

**REL :** Elle m'a dit qu'elle avait relevé plusieurs passages empreints d'humour pince-sans-rire, ce qui m'a fait vraiment plaisir. Donc vous savez quoi, une fois de plus je serais ravie de pouvoir échanger avec les personnes qui se sentent déçues par le titre du livre, mais ce que cette polémique m'a appris ces derniers mois c'est surtout à quel point il est étrange d'avoir des lecteurs qui accordent plus d'importance à certains aspects de votre travail que vous même.

**LB :** Oui c'est intéressant.

**REL :** Pour moi c'est très flatteur. Cela signifie que le livre est dans l'air du temps, qu'il s'inscrit dans un mouvement, et c'est dingue. Je suis flattée par toute cette attention. Vous savez, depuis qu'il est sorti en Angleterre il y a 18 mois, toute cette attention me déstabilise vraiment en fait !

**LB :** *(Rires)* Oui c'est devenu un objet qui a sa vie propre. C'est très intéressant ce qui arrive à votre livre, et les attentes qu'il nourrit. Je suis heureuse que les auditrices et auditeurs de La Poudre aient l'occasion de vous entendre. Cela va sûrement permettre à cette conversation autour de la couverture du livre de se poursuivre sur les réseaux sociaux, donc merci beaucoup d'avoir clarifié tout cela.

**REL :** Autre chose : je suis vraiment contente que le livre rencontre des lecteurs français parce que je n'en ai pas eu l'occasion moi-même. Et j'ai une grande reconnaissance pour mon éditeur français. Étant issue d'un milieu militant, je sais à quel point certains ouvrages marquent. On s'y réfère en disant : « Ce bouquin c'est ma Bible ! Voilà ce qu'on peut y lire ». Mais ces lectures n'atteignent

que rarement ceux qui sont à l'extérieur du milieu militant. Vous savez, ces écrits centraux qu'on vous présente à l'université comme des lectures clés. Et il se trouve que la version anglaise du livre a été bien au-delà des cercles que je fréquentais en tant que militante, en gros toutes les personnes de la gauche radicale.

**LB :** *(Rires)*

**REL :** Il y a parmi mes lecteurs des personnes que jamais je n'aurais imaginées le tenir entre leurs mains. Des gens qui bossent dans des entreprises, ou dans la police ! Je trouve que le livre est plutôt radical... Et pourtant ils le lisent. Et je trouve ça incroyable. Et je ne peux qu'espérer que le titre français du livre est aussi intrigant que sa version anglaise, et qu'il touchera bien au-delà des milieux militants. Et attention, je ne jette aucun discrédit sur les milieux militants ! Le militantisme, c'est mes racines, c'est là que j'ai grandi et que j'ai tout appris. Fondamentalement, il n'y a pas de changement social sans militantisme. Mais je veux que mon travail pénètre dans les moindres recoins de la société. Je ne sais pas si « Le racisme est un problème de blancs » produit cet effet, mais...

**LB :** Je pense que si. Je peux vous dire que c'est le cas rien qu'à la tête des personnes qui me voient le lire dans le métro à Paris ! *(Rires)* Vous savez quand je vois une vieille dame loucher sur la couverture avec une moue ! Je pense que le titre est en fait très bien choisi, et je n'ai ressenti que de l'excitation en recevant le livre pour la première fois. En tout cas, merci de partager cela avec moi. Dans *La Poudre*, je m'efforce d'explorer le parcours des femmes qui font la société d'aujourd'hui. Je vais donc remonter un petit peu en arrière si vous le voulez bien.

**REL :** Bien sûr, je vous ai écoutée vous savez !

**LB :** Chouette. Reni vous êtes née et avez grandi à Londres. C'était comment de grandir ici ?

**REL :** Je suis londonienne de bout en bout, j'ai beaucoup déménagé à travers Londres en grandissant. Je suis née dans l'est de Londres, puis j'ai déménagé dans le sud de Londres, quand

j'avais, je sais plus... Je devais avoir six ou sept ans quand j'ai emménagé dans le nord de Londres où j'ai vécu jusqu'à mon départ pour l'université dans le nord-est de l'Angleterre, et puis je suis revenue vivre dans l'est de Londres. Donc oui, vraiment, une vraie londonienne ! Je n'ai vécu que quatre ans hors de Londres. J'aime cette ville. Quand je voyage pour le travail, je me rends vraiment compte que c'est un lieu unique. Grandir dans une ville aussi multiculturelle, aussi dynamique, où l'on pratique tant de langues, tant de cuisines et où il y a aussi inégalités drastiques. C'est une ville où riches et pauvres vivent vraiment au coude à coude. Elle peut être la ville de toutes les opportunités, mais à condition de se trouver dans le cercle des opportunités, ou elles sont hors de portée. Il y a eu l'incendie de Grenfell, deux semaines après la sortie du livre.

**LB :** La tour Grenfell c'est cet immeuble de logements sociaux qui a brûlé comme un fétu de paille, en juin 2017, parce qu'il était mal construit et que seules des personnes pauvres l'habitaient, si on résume un peu rapidement.

**REL :** Oui des logements sociaux. On n'a pas encore prouvé qu'il s'agissait de négligence, mais ça y ressemble. Je n'ai jamais vécu dans l'Ouest mais j'ai travaillé sur un marché qui se trouvait à Portobello Road, un marché connu dans le monde entier pour ses antiquités, et quand c'est arrivé j'ai réalisé à quel point cet immeuble était proche des quartiers les plus prospères, pas seulement de Londres, mais du monde ! Et je crois que c'est ça, le Londres que j'aime et qui me répugne à la fois. Le serveur peut réellement se retrouver assis à côté d'un homme d'affaire multimillionnaire dans le métro, sur le chemin du boulot !

**LB :** C'est un sentiment que vous ressentiez enfant ?

**REL :** Non je pense que c'est une perspective qui m'est apparue en tant qu'adulte, lorsque j'ai commencé à voyager pour le travail et à réfléchir à la façon dont beaucoup de personnes vivent au sein de communautés séparées. Moi j'ai eu le privilège de grandir au contact d'enfants issus de tous les milieux. Quand je suis en déplacement, je

suis parfois frappée par l'homogénéité de certains endroits.

**LB :** C'est par contraste que vous avez compris à quel point Londres est riche et diverse n'est-ce pas ?

**REL :** Rien qu'en déménageant dans le nord-ouest de l'Angleterre pour la fac ! Je veux dire, les gens utilisaient des expressions racistes que je n'avais pas entendues depuis des années... Et j'étais là : « On ne dit pas ce genre de trucs à Londres ! »

**LB :** Tu peux pas dire ça en fait !

**REL :** Je n'avais pas encore opéré ma conscientisation anti-raciste, mais je ne comprenais pas qu'on puisse être si ouvertement raciste. Genre, le type de l'épicerie du coin ! C'était super choquant. Certaines expressions racistes visaient la communauté asiatique et faisaient carrément partie du langage de tous les jours dans cette région, ce qui n'aurait jamais été le cas là où j'ai grandi parce que c'était des camarades de classe avec toi à l'école ! Tout ça m'a beaucoup ouvert les yeux. J'aime cette ville. J'aime être londonienne, je pense ne jamais partir, à moins que la hausse des prix ne m'y force un jour !

**LB :** Vous avez été élevée par votre mère. J'ai lu qu'elle travaillait dans le secteur du soin auprès de patients souffrants de troubles mentaux ?

**REL :** C'est toujours le cas ! Cela dit elle vient de quitter le pays pour entre guillemets « rentrer » au Nigéria, une expression que je trouve hilarante dans ce cas précis. Peut-on vraiment parler de billet retour si trente ans se sont écoulés depuis l'aller ? (*Rires*) La famille de ma mère a vécu entre le Nigeria et le Royaume-uni, à Bradford dans le Yorkshire, donc une partie de ma famille est née là-bas.

**LB :** La notion de santé mentale est une partie importante de votre travail, ce qui est d'ailleurs quelque chose que j'apprécie beaucoup. À travers vos écrits, on saisit à quel point cette question est politique pour les femmes, tout particulièrement pour les femmes racisées. Je me demandais si

votre mère vous avait transmis cette conscience par son éducation ?

**REL :** Disons que le fait d'avoir été témoin des problèmes de santé mentale d'autres personnes en grandissant m'a poussée à réfléchir à la façon dont je pouvais préserver la mienne. Au sein de ma famille proche, aussi bien qu'éloignée.

**LB :** C'est intéressant. J'ai lu qu'à l'âge de quatre ans, vous vous demandiez quand est-ce que vous alliez devenir blanche, parce qu'il n'y avait que des personnes blanches à la télévision. Vous avez ensuite réalisé que c'était dû à un problème de représentation. Est-ce que l'on peut considérer cette réflexion comme un premier pas vers le militantisme, à quatre ans ?

**REL :** Peut-être pas du militantisme, mais oui, c'est une question que j'ai posée. Je me souviens qu'à l'époque ma mère s'intéressait à l'écriture de nouvelles, elle participait à des ateliers d'écriture, c'était après notre déménagement dans le nord de Londres donc je devais bien avoir sept ans. Elle participait à des ateliers d'écriture à Dalston, dans le nord-est de Londres, un quartier qui est devenu très hipster aujourd'hui, mais à l'époque c'était un quartier pauvre. Il y avait là-bas une librairie qui organisait des ateliers d'écriture. Et cette question que je lui avais posée quelques années auparavant a fini dans l'une de ses nouvelles ! C'est incroyable non ?

**LB :** C'est si cool !

**REL :** Non mais sérieusement, et la clause de confidentialité ? C'était à moi de raconter cette histoire ! Donc je ne sais si il y avait quelque chose de l'ordre de l'éveil politique mais c'est quelque chose auquel je repense souvent, tout particulièrement depuis que j'ai commencé à fréquenter des milieux militants, parce que je me souvenais du sentiment de confusion que je ressentais à cette époque. J'étais très confuse.

**LB :** Oui

**REL :** Vous savez mon premier souvenir date de cet âge-là, autour de mes 4 ans, enfin, pas mon premier souvenir... J'ai appris à lire à cette époque,

j'adorais lire enfant. J'adorais ça, j'étais une lectrice avide, vraiment. À cette période j'avais l'impression que le monde s'ouvrait à moi. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à poser beaucoup de questions. Quand je lisais des choses, tout me semblait si clair, vous savez comment sont les livres pour enfants. Ils n'ont que cinq phrases et quarante pages, donc...

**LB :** Tout est si clair.

**REL :** Exactement ! Si clair ! En revanche quand je regardais la télévision, je me sentais totalement perdue ! Je n'ai que ce souvenir, ce sentiment de confusion. Je les regarde, je ne suis pas comme eux, mais eux, ils sont tout le monde. Et c'est tout ce dont je me souviens de façon écrasante. Je ne me souviens pas de grand chose de cet âge-là, mis à part le fait de lire, et d'être confuse devant la télévision parce que je n'étais pas blanche. Donc je lui ai posé cette question et même si je ne me souviens pas de sa réponse, elle a dû la marquer d'une manière ou d'une autre.

**LB :** Au point qu'elle l'a écrite...

**REL :** Dans l'une de ses nouvelles oui !

**LB :** Elle aussi écrivait sur le sujet de la race, quand vous étiez enfant.

**REL :** Oui, mais je n'ai jamais rien lu de tout ça. Je n'ai aucune idée de ce qui est arrivé à ses histoires.

**LB :** C'est drôle. Je vous ai posé cette question à propos de votre précocité parce que j'ai découvert que vous aviez commencé à militer très jeune, en arrivant à l'université pour étudier la littérature. Vous n'aviez que 18 ou 19 ans.

**REL :** J'avais 19 ans oui.

**LB :** Et vous êtes devenue présidente du syndicat des étudiants.

**REL :** Oui aux alentours de 21 ans.

**LB :** C'est étonnant, je veux dire, ça ne vient pas à l'esprit de n'importe qui de s'impliquer dans la politique, de militer. Est-ce que vous vous

souvenez du type de jeune femme que vous étiez à l'époque ? Est-ce que vous vous souvenez pourquoi vous ressentiez le besoin de vous engager ?

**REL :** Eh bien je posais encore beaucoup de questions. J'ai toujours posé beaucoup de questions, en fait. À cette période j'avais quitté Londres, j'étais dans le nord-ouest de l'Angleterre, un endroit qui s'appelle Preston que personne ne semble connaître, c'est entre Manchester et Liverpool.

**LB :** Ok merci, je ne savais pas du tout où le situer.

**REL :** Voilà, les villes pleines de fastes du nord-ouest... Donc je posais des questions à propos des représentations hommes femmes, après avoir étudié de la théorie en cours de littérature anglaise et après la lecture du *Deuxième Sexe*, qui est, vous le savez, le kit universel de la radicalisation féministe.

**LB :** Ouais

**REL :** Après cette lecture, je posais beaucoup de questions auxquels on me répondait par un visage inexpressif, voire une moue hostile, ou même agressive. Quand j'étais à l'université je pratiquais beaucoup d'activités péri-scolaires et le féminisme a vite émergé au milieu de tout ça. J'ai fait beaucoup d'activités périscolaires parce que, et je le dis sans mesquinerie vis à vis de mon université, c'était facile. J'avais beaucoup de temps libre ! Et je m'ennuyais.

**LB :** (*Rires*)

**REL :** Non vraiment, je m'ennuyais pas mal. Il était tout à fait possible d'étudier ses cours, de traîner avec ses colloqs, qui sont souvent des personnes qu'on nous pousse à côtoyer même si on n'a pas grand chose en commun... Il n'est pas évident de s'entendre, et même si c'est le cas, on a toute la vie pour former un petit groupe isolé de 4 personnes, mais à 18 ans, ça n'est pas vraiment le moment. J'étais vraiment assoiffée de connaissance, d'interactions, d'engagement. Je me souviens avoir assisté à des conférences mêlant philosophie et société, j'avais décroché un job de serveuse dans l'immeuble du syndicat étudiant. Je

faisais partie d'un réseau d'étudiant de gauche, j'écrivais des papiers pour le journal de la faculté... Et j'essayais d'inclure le féminisme dans tout ça. Et à chaque fois que je tentais de l'incorporer dans mes articles pour le journal de la fac, je rencontrais de la résistance. Les jeunes, enfin jeunes à l'époque, mecs blancs aspirant journalistes me le reprochaient systématiquement. Ces personnes sont aujourd'hui des journalistes en poste ! (Rires) Je peux même vous donner les noms des journaux pour lesquels ils travaillent. L'un d'entre eux m'a carrément félicitée pour le livre, vous imaginez ! Mais je n'ai rien oublié.

**LB :** Je sais qui vous êtes !

**REL :** Exactement. Je me souviens de votre comportement à mon égard ! Vous accrochiez des photos de femmes seins nus aux murs de la rédaction rien que pour m'agacer, et me traitiez de folle conspirationniste lorsque j'avais l'audace de suggérer que les standards de beauté inatteignables érigés par la société pourraient être une façon d'occuper les femmes dans le but de nous empêcher de faire la révolution ! Ce qui...

**LB :** Ce qui sonne très juste !

**REL :** Exactement ! Ça n'a rien d'une théorie du complot ! Aujourd'hui j'ai mûri ce point de vue, mais je porte du eye-liner et je continue d'agacer les personnes blanches donc... je suis pas sûre qu'on soit obligé de choisir entre les deux. Donc oui je m'impliquais dans tout un tas de choses, et je voyais des mines s'allonger au sein du syndicat étudiant parce que je m'impliquais dans beaucoup de choses, parce que j'avais du temps libre et que je n'avais pas envie de m'alcooliser jusqu'à l'intoxication...

**LB :** Et vous y preniez du plaisir j'imagine !

**REL :** Oui totalement. Et c'est ça qui m'a poussée à devenir présidente du syndicat étudiant. Quand j'ai commencé à faire campagne, beaucoup de gens savaient qui j'étais. Et ce qui était intéressant dans mon université c'est que ce n'était pas très académique, il y avait beaucoup d'élèves sportifs, et ce poste n'avait été occupé que par des...

hommes en gros, des hommes qui faisaient du football ou des hommes qui faisaient du rugby. Et je n'étais ni l'un ni l'autre ! Et je me souviens qu'on m'a dit au début de ma campagne : « Il faut absolument que tu aies une équipe sportive de ton côté, autrement tu ne gagneras jamais. » Mais non, je ne voulais pas. Je ne fais pas partie de ce monde là ! Et j'avais le sentiment que beaucoup de monde fréquentaient cette école sans pour autant jouer au football ou au rugby. Je ne dénigre pas le sport hein, j'aime beaucoup pratiquer des sports individuels, mais jamais de sports d'équipe !  
(Rires)

**LB :** Je suis pareille, je panique quand je vois un ballon mais tout va très bien !

**REL :** Mais je voulais rassembler des personnes qui n'étaient pas sportifs, ne se reconnaissaient dans aucun candidat. C'est elles que je voulais toucher. Et j'ai battu le capitaine de l'équipe de football, vous imaginez ! Comme dans un teen movie américain ! Et je pense qu'il a été très choqué. J'ai eu le poste, j'y suis restée après avoir terminé l'université donc j'ai passé 4 ans au lieu de 3 dans le nord-est. Et je présume que parce que ce poste avait jusque là été occupé par de jeunes hommes avec de forts complexes de supériorité, les gens étaient surpris que je prenne les choses au sérieux. Et je vais m'avancer en disant que ces jeunes hommes voulaient ce poste uniquement parce qu'il s'accompagnait de beaucoup de pouvoir et de responsabilités. Mais être un étudiant-politicien implique d'épouser beaucoup d'attributs traditionnellement féminins.

**LB :** Comme la communication...

**REL :** Le « Soft power », la communication...

**LB :** Être sympa avec les gens, bien sûr

**REL :** Exactement. Et je pense que j'ai vraiment changé les choses. Je prenais les choses un peu plus au sérieux qu'un mec de 19 ans !

**LB :** Vous avez dû apprendre énormément de cette expérience. Elle vous sert probablement aujourd'hui.

**REL :** Oui ! Ce que j'ai vraiment retenu de toute cette période c'est... Comment travailler avec des hommes incompetents !

**LB :** (*Rires*)

**REL :** Aujourd'hui je ne travaille en très grande partie qu'avec des femmes, ce qui est génial parce que j'ai travaillé avec tant d'hommes incompetents ! Ils avaient tous plus ou moins mon âge, 20 - 21 ans, et ils étaient tellement habitués à se la couler douce ! Personne ne leur avait jamais dit : « Tu bosserais pas un peu plus dur ? » ou « Ça te dirait de mériter l'argent que tu gagnes ? ». C'était exaspérant. C'était sérieusement exaspérant. Et j'ai fini par outrepasser clairement mes limites, et mon statut, en renforçant mes responsabilités pour palier à l'incompétence d'un de ces hommes. Et il répondait à ça par beaucoup de ressentiment, voire des envies de me saboter ! Nous avons croisés le fer pas mal de fois. J'ai fini par dire : « C'est lui ou moi, et j'ai plus de valeur parce que moi je fais vraiment mon travail. » Et c'est devenu cet énorme drama ! À la fin de l'année nous avons fini par devenir amis. J'ai beaucoup appris.

**LB :** Encore un scénario à l'américaine !

**REL :** N'est-ce pas ! C'était une grande phase d'apprentissage. Je n'étais tout simplement pas habituée aux gens qui travaillent de cette façon. Je n'y étais juste pas habituée et j'ai la chance de pouvoir dire aujourd'hui que je ne travaille plus avec des hommes paresseux, mais ça m'a définitivement armée face à ces hommes qui se la coulent douce avant même de devenir pigiste. Autre chose que j'ai appris en étant impliquée dans un syndicat étudiant, et en étant élue à sa tête, c'est... Vraiment, je les agaçais... Je crois que 4 hommes différents m'ont crié dessus durant cette période. Crié dessus, hurlé à la figure. Et, c'est quelque chose dont je parle dans le livre, plus je gagnais en assurance politique, plus je parlais en mon nom et en celui d'autres personnes, plus les hommes me criaient dessus. C'est littéralement ce qu'il s'est passé. Et plus jamais un homme ne m'a crié dessus depuis. Peut-être parce que très vite j'ai commencé à éviter de travailler avec eux ! Alors bien sûr, je ne vise pas tous les hommes mais... la

plupart ! Des hommes de mon âge me criaient dessus tout le temps, et ça semblait avoir un lien avec la perte de leur autorité, ce qui est très étrange car j'étais littéralement la personne en position d'autorité en tant que présidente de leur syndicat étudiant.

**LB :** Je suis sûre que n'importe quelle femme premier ministre comprendrait totalement la situation que vous décrivez.

**REL :** Je sais. À cette période, certaines personnes me poussaient à me lancer dans la politique, la vraie. Et j'étais là : « Je ne veux plus jamais avoir à faire de compromis avec ces personnes ! » Je veux juste faire mon truc.

**LB :** Oui. Reni, est-ce que vous êtes devenue femme, ou vous l'êtes de naissance ?

**REL :** Je pense que je suis devenue femme à cette période. Sans aucun doute. Parce que je voyais des hommes plein d'assurance, et lorsque je l'étais, on me le reprochait. Je suis assurément devenue femme en m'engageant politiquement, et en côtoyant d'autres femmes. Quand j'étais à l'université j'ai fait beaucoup d'efforts pour rencontrer des activistes féministes un peu partout en Angleterre. C'est là que j'ai senti mon appartenance au genre féminin. Avant cela je ne pensais pas à mon genre.

**LB :** C'est intéressant. Il y a beaucoup de différences, et beaucoup de similitudes, entre l'histoire du racisme en France et en Angleterre. Et j'ai une théorie : je pense que tout ce qui s'est passé en Grande Bretagne est arrivé dix ans plus tard en France, ce qui me permet de prédire que l'extrême droite finira par triompher en France dans environ 8 ans, plus ou moins dix ans après le Brexit.

**REL :** OK !

**LB :** Pardon, je suis très pessimiste en ce moment ! J'aimerais que vous nous parliez de l'histoire de Stephen Lawrence que j'ai découverte pour la première fois en lisant votre livre. Ça m'a rappelé l'histoire de Zyed et Bouna, je ne sais pas si vous avez entendu parler de ces deux jeunes adolescents qui sont morts poursuivis par la police en 2005.

Leurs morts a provoqué des émeutes au sein des banlieues françaises. Stephen Lawrence est mort en 1993, vous étiez alors une enfant, mais l'un de ses meurtriers a finalement été condamné en 2012 et je pense que cela a eu un impact énorme sur votre compréhension du problème racial en Angleterre. Est-ce que vous pouvez raconter cette affaire de façon simplifiée à nos auditrices et auditeurs français ?

**REL :** Bien sûr. Donc en 1993, j'étais toute jeune, et il devait avoir 18 ans à l'époque je crois, enfin, en tout cas c'était un adolescent. Stephen Lawrence rentrait chez lui avec un ami après avoir rendu visite à son oncle. Ils marchaient vers l'arrêt de bus, dans le sud de Londres. Un groupe de cinq garçons blancs les approchent et les attaquent, les frappent. L'ami s'enfuit en criant à Stephen de le suivre, mais Stephen était incapable de bouger, et il a perdu la vie, il a été battu à mort. Je me souviens qu'au procès il était mentionné qu'il a d'abord couru quelques mètres, en fait une distance impressionnante compte tenu de la gravité de ses blessures. Il a essayé de suivre son ami. Mais il est mort. Et c'est atroce en soi. Atroce en soi. Mais ce qui est encore plus atroce, c'est le temps infini que la justice a mis à enquêter sur ce meurtre, et condamner qui que ce soit ! Ce que je raconte dans le livre, c'est que, lorsque la police métropolitaine a commencé à enquêter sur ce meurtre, il y a eu erreurs sur erreurs, sur erreurs. Parmi ces erreurs il y a le fait qu'on a retrouvé un petit bout de papier sur lequel étaient marqués les noms des agresseurs de Stephen Lawrence dans une cabine téléphonique. L'auteur de cette note, dont on ignore encore l'identité aujourd'hui, avait pris soin d'y dénoncer les crimes de ces garçons. Et pourtant aucune enquête n'a été ouverte, alors que ça aurait fait gagner 10 ans à l'affaire ! Encore et encore, la justice a failli à la famille de Stephen Lawrence. Son ami a même été traité comme un suspect à un stade de l'affaire. C'était effroyable. Et sa famille, ses proches ont dû organiser une campagne pour obtenir justice. Il a été révélé très récemment qu'une partie de la brigade policière espionnait cette campagne, ils ont donc gaspillé des ressources qui auraient pu être utilisées pour

démasquer les coupables en espionnant cette famille.

**LB :** Au lieu d'enquêter... C'est dingue.

**ERL :** Donc, en 1999 les résultats d'une enquête menée en Grande Bretagne tombent. C'est une enquête qui a pour but d'éclaircir ce qui a bien pu se passer suite à la mort de Stephen Lawrence, pourquoi il a fallu attendre tout ce temps avant la moindre condamnation, pourquoi ses tueurs sont encore en liberté aujourd'hui... Les résultats de cette enquête sont sortis en 1999 et j'étais encore une enfant à l'époque, mais l'une des conclusions de l'enquête révélait l'existence d'un racisme institutionnel au sein de la police métropolitaine de l'époque. Ce terme était défini comme une sorte de préjugé subtil qui les poussaient à discréditer les inquiétudes des personnes non-blanches ce qui a donné lieu à des erreurs judiciaires terribles. Et je dois dire qu'entre 1993 et 1999, la presse a sauté sur cette affaire d'attaque raciste soldée par un mort. Plutôt qu'une petite brève à la fin d'un journal, cette histoire a fait les gros titres, ce qui a ajouté énormément de pression sur la police métropolitaine. Et plus la date de publication de l'enquête approchait, plus la pression montait. Le verdict est tombé, le racisme institutionnalisé a été pointé du doigt et, je ne rentre pas dans les détails dans le livre mais il y a eu un backlash suite à celui-ci. A partir de 1999, et pendant la décennie suivante il y a eu énormément de tribunes disant que cette discussion allait conduire les policiers à avoir peur de faire leur travail, etc etc.

**LB :** Ça concorde aussi avec la date d'une loi entrée en vigueur dans les années 2000 dont vous parlez dans votre livre et aussi dans votre podcast que j'écoute beaucoup, une loi qui aurait provoqué un backlash, comment s'appelle-elle déjà cette loi antiraciste qui a été votée dans les années 2000...

**REL :** Mmh

**LB :** « Race » quelque chose...

**REL :** Ça devait être une actualisation de la loi sur les relations entre les races, la « Race and relations

Act », je n'ai pas lu cette partie du livre depuis longtemps !

**LB :** Oui c'est ça. Mais c'est intéressant la façon dont vous démontrez que lorsqu'il y a une prise de conscience d'un problème racial, le retour de bâton n'est jamais loin.

**REL :** Oui absolument. Et je pense que c'est aussi intéressant de savoir qu'entre le moment où Stephen Lawrence a été attaqué et le moment où l'enquête a été publiée le gouvernement a changé. L'Angleterre est passée d'un gouvernement conservateur à un gouvernement travailliste. J'en parle aussi dans le podcast en interviewant certains militants qui à l'époque commençaient à s'organiser. Aux alentours de cette période de transition gouvernementale, d'élections, les militants antiracistes britanniques ont mis une pression énorme sur le parti travailliste en disant : « Vous n'aurez pas notre vote à moins que vous ne rendiez justice à la famille de Stephen Lawrence ! » Ils s'efforçaient aussi de placer le sujet du racisme institutionnalisé au sein de la société. Pour les militants antiracistes, le verdict de l'enquête était une véritable victoire, parce que c'était quelque chose que les gens savaient de manière inconsciente depuis des années.

**LB :** Oui. Enfin, c'était nommé.

**REL :** Absolument.

**LB :** Il y a un chapitre très intense dans votre livre à propos du féminisme blanc. Vous expliquez de façon limpide et directe à quel point il est difficile pour une femme noire d'aborder les problématiques de races dans une discussion portant sur le patriarcat. Ce qui m'intéresse beaucoup c'est la consolation que vous semblez avoir trouvée au sein d'un groupe de femmes noires féministes. En France il est très difficile de faire comprendre à quel point la non-mixité est un outil nécessaire. Peut-être que vous pourriez expliquer en quoi cela vous aide, vous.

**REL :** Non mixité ?

**LB :** Je ne sais pas si cela peut se traduire ainsi en anglais

**REL :** Ah, des espaces non mixtes ?

**LB :** Oui, exactement, merci

**REL :** Eh bien ce ne sont pas pour des raisons...« nazis ».

**LB :** Non je sais bien !

**REL :** Je pense que c'est à cela que les gens pensent souvent.

**LB :** Peut-être oui.

**REL :** Je ne dirais pas que c'est une solution parfaite. Elle ne fonctionne pas toujours. Mais l'intention est la suivante : Si vous rassemblez des personnes qui font face aux mêmes obstacles dans la même pièce, elles se rattacheront les unes aux autres autour de ces obstacles. Et c'est vrai que ce chapitre de mon livre est intense, car j'en avais gros sur le coeur.

**LB :** Oui.

**REL :** Parfois tu discutes avec un groupe de féministes et tu te dis : « Nous sommes toutes pareilles, nous comprenons toutes. » Et puis l'une d'entre elles dit : « En tant que femme blanche, je trouve tes propos racistes et blessants et je vais pleurer maintenant. Et si on dirigeait maintenant toute l'énergie dans la pièce sur l'émotion que je ressens ? ». Cette situation s'est produite vraiment très souvent. Lorsque je me suis engagée au sein d'un groupe de féministes noires, car c'était ainsi que nous nous identifions à ce moment-là, peut-être qu'aujourd'hui on dirait plutôt « féministes racisées », les terminologies évoluent. Il m'importait de pouvoir parler de sexisme et de racisme sans avoir à me soucier du fait que j'allais potentiellement offenser une femme blanche. Et c'est pour cela que nous l'avons créé. C'était aussi simple que ça. Et je suppose que rien que le fait de partir du principe que nous risquions d'offenser les femmes blanches... ça les a offensées ! Mais elles nous ont également si souvent démontré qu'elles étaient offensées lorsque nous disions : « Le

racisme existe, et ça nous blesse ». Parce que pour une raison obscure, elles entendaient : vous...

**LB :** Vous êtes raciste.

**REL :** « Vous ! Vous Lauren, êtes une personne raciste. » Ça n'est pas ce que nous disions. Je pense que nous essayions simplement de questionner les priorités majoritairement blanches de ces groupes féministes... À l'époque où j'étais très engagée au sein de groupes féministes c'était vraiment très blanc, Blanc avec un grand B ! Et ça n'était pas seulement des préoccupations de personnes blanches c'était aussi celles d'un certain type de personne blanche. Elle avait tendance à être plus âgée, à être mère, issue de la classe moyenne, un peu plus aisée donc elle se préoccupait de choses comme... Les vêtements roses attribués aux filles et les filles en topless dans les magazines et sur les kiosques à journaux, et les clubs de pole dance, ce dont je n'avais fondamentalement rien à faire ! Parce que, si un enfant aime le rose, à quoi bon argumenter ? Il vaut mieux le laisser développer son propre goût non ? Bon. Les clubs de pole dance et de lap dance ne sont pas forcément une super source de représentations des femmes mais il faut bien gagner sa vie... Et je ne vais pas empêcher ces femmes de gagner leurs vies. Moi je me préoccupais de choses comme... La violence conjugale ! La crise du logement, la façon dont les inégalités existantes ont un impact plus important sur les femmes. Parce que les femmes sont des femmes, vous voyez ? Donc lorsque je militais il y avait beaucoup de ces mamans de classe moyenne, et ça n'est pas pour leur jeter la pierre, juste souligner que leurs préoccupations ne sont pas les préoccupations de toutes les femmes... J'ai oublié la question du coup.

**LB :** Être dans un espace de non-mixité vous a permis de questionner les sujets qui vous paraissaient réellement urgents sans avoir à vous adapter l'ordre du jour de ces femmes préoccupées par la couleur des vêtements de leurs bébés.

**REL :** Oui et je pense que plus il y avait de femmes blanches dans la pièce plus le fait de parler de racisme me semblait source de division, plus que d'ouvrir de nouveaux possibles dans la discussion.

Ça m'a fait beaucoup de bien de retourner au black feminism. Un autre sujet que nous abordions au sein des groupes black feminist, c'était la façon dont le patriarcat change d'une culture à l'autre. C'est le cas vous savez ! Et il est difficile de se revendiquer féministe, en tant que femme noire, au sein de communautés noires, particulièrement dans les cercles antiracistes, entourée d'hommes... ils faisaient des trucs sexistes vous savez ! Et c'était difficile d'en parler avec des femmes blanches, parce que certaines d'entre elles avaient des préjugés racistes à l'égard des hommes noirs, ce qui me menait à penser : ok je ne vais pas aborder ce sujet parce qu'elles risquent de sortir des trucs racistes et je vais me retrouver à devoir défendre ces hommes que je cherche en réalité à critiquer (*Rires*) Vraiment, on se sentait prise entre l'enclume et le marteau.

**LB :** Vous utilisez le mot prisonnière je crois.

**REL :** Oui.

**LB :** Prise entre deux feux, quelque chose comme ça...

**REL :** Exactement. Tu veux t'engager dans l'antiracisme et c'est truffé d'hommes incompetents et inutiles qui tentent de te faire taire, tu veux t'engager dans le féminisme, t'organiser, mais c'est truffé de femmes blanches qui pleurent à chaque fois que tu dis que le racisme est un problème. Et qu'elles pourraient potentiellement prendre un chouia conscience de leur privilège blanc.

**LB :** Ça me rappelle cette phrase qui est d'Angela Davis je crois, « toutes les femmes sont blanches, et tous les noirs sont des hommes », quelque chose comme ça.

**REL :** Exactement. Jusqu'ici, et je parle d'après l'expérience que j'ai acquise par le livre, toutes les personnes qui assistent à mes événements sont des femmes. Et c'est très intéressant. Cet essai antiraciste, qui contient un chapitre sur le féminisme, parce que je suis féministe, rameute les femmes. Et je suis là : « Mais où sont donc les hommes ? » Je suppose qu'ils attendent qu'un

homme dise exactement ce que je dis. *(Rires)* Pour qu'ils daignent soutenir... Et bien sûr, je vais ajouter « pas tous les hommes ». Je rencontre des hommes incroyables lors de mes événements mais il y a toujours une écrasante majorité de femmes. Et je trouve ça vraiment intéressant.

**LB :** Oui, bien vu. Vous êtes l'une des premières journalistes britanniques à placer le sujet de l'intersectionnalité sur le devant de la scène médiatique. Les personnes qui écoutent souvent ce podcast connaissent bien cette notion, mais je vais tout de même rappeler que ce terme a été utilisé pour la première fois par une juriste américaine, Kimberlé Crenshaw, qui cherchait à mettre l'accent sur les discriminations spécifiques endurées par les femmes racisées, particulièrement dans le système judiciaire. Depuis, c'est utilisé pour désigner les combinaisons qui peuvent exister entre les discriminations due au genre, à la race, au handicap, ou encore à l'orientation sexuelle au sein de la société. Un jour, il y a quatre ans vous étiez à l'antenne de la BBC en train d'essayer d'expliquer ce concept et une femme féministe blanche vous a expliqué que c'était un concept qui divisait, et que c'était la cause du cyber-harcèlement dont elle était victime. Ça a fait scandale à l'époque. Que s'est-il passé ?

**REL :** Ah... C'était pas facile d'être une féministe sur internet en 2012-2013 ! J'étais une féministe sur internet parce qu'en plus de militer je bloguais, je tweetais tout un tas de trucs, et je suppose que les divisions que j'ai décrites un peu plus tôt, les femmes blanches ressentaient vraiment tout ça comme un affront. Ça a assurément remué en ligne. Il y a avait beaucoup de ressentiments, presque des camps. Il y avait le camp des féministes blanches et le camp des féministes racisées. Et ça n'était pas que le camp des féministes racisées, n'importe qui qui n'était pas blanc, pas trans, valide, de classe moyenne ou au moins pouvant d'apparence appartenir à cette classe était perçu comme appartenant à cet autre camp... Nous étions perçus comme des auteurs de troubles. Mais donc je militais en ligne, et partageais, bloguais, écrivais à propos du féminisme sur internet, et cela m'amenait souvent à être invitée à des discussions organisées par les

médias ce qui était une bonne chose pour moi qui étais pauvre et fauchée ! J'étais invitée dans ces endroits prestigieux pour parler de féminisme, notamment l'émission *Women's Hour* sur BBC 4. J'étais là genre oui je vais en parler bien sûr. J'étais la seule femme noire du panel. Il y avait moi, Laura Bates, fondatrice du « Everyday Sexisme Project » que vous connaissez peut-être et aussi une femme nommée Caroline Criado-Perez qui avait fait campagne cette année-là pour que le visage d'une femme puisse apparaître sur les billets de banque britannique. Et qui avait reçu des menaces de mort pour cela. Tout va bien !

**LB :** Oui tout à fait logique je veux dire ça pourrait littéralement anéantir l'équilibre mondial.

**REL :** Donc voilà ce qu'il se passait, et cela se passait déjà depuis une bonne année au moment de cette émission. Elle était très connue à l'époque pour avoir été victime d'abus en ligne, en plus d'être une figure féministe célèbre. Donc le sujet de l'intersectionnalité arrive sur le tapis, on me demande d'en donner une définition, ce que je fais, et ce à quoi Caroline réponds : « Oui enfin je pense que tout ce dont Reni parle est très important mais que c'est aussi utilisé pour me harceler en ligne. » (*Silence*) Je ne fais pas personnellement partie de ses harceleurs, mais on me demande pourtant : « Qu'est-ce que vous dites de cela, Reni ? » C'était très perturbant pour moi, d'ailleurs ça s'entend très bien, si vous réécoutez l'émission. Je suis là « Euh, euh, euh... je n'en sais rien ! »

**LB :** Ça n'était pas mon propos en fait !

**REL :** Exactement.

**LB :** C'est exactement la situation que vous décriviez un peu plus tôt, quand au sein des groupes féministes de votre université les femmes blanches se sentaient offensées parce que vous parliez de racisme. Ce moment de... On n'est pas en train de parler de vos sentiments en fait !

**REL :** Alors, c'est vrai qu'à l'époque elle se faisait harceler en ligne de façon massive. Et quand j'ai quitté le studio ce jour là j'avais l'impression que le monde entier était sur Twitter, toutes les

féministes du Royaume-Uni étaient sur Twitter à cette période ! Donc j'ai été inondée de commentaires me disant : « Tu es un bourreau Reni. C'est toi qui harcèle Caroline et lui envoie des menaces de mort ! »

**LB :** J'imagine qu'il y a eu un énorme quiproquo !

**REL :** Oui, mais je me sentais surtout choquée qu'elle soulève ça dans ce contexte précis. Elle s'est excusée le jour-même, en me disant : « Je suis désolée d'avoir ramené ça sur le tapis dans ces circonstances », elle a même souligné que si il y avait eu harcèlement je n'en étais pas responsable. Mais à ce moment-là c'était trop tard. Et une ex députée conservatrice, Louise Medge, s'est immiscée dans la conversation, parce qu'elle avait soudain décidé quelle était féministe je n'en sais trop rien ! Et elle a dit : « Oui Reni vous êtes une harceleuse ». Il y avait à cette époque une telle méfiance à mon égard et envers toutes les femmes racisées au Royaume Uni. On était considérées comme des fautrices de trouble, comme si nous gâchions le féminisme, et j'ai contribué à payer la facture ce jour là. On m'a réellement reproché par la suite de détruire l'ordre féministe en y ajoutant une lecture raciale. « Parce que vous nous attaquez ! » J'étais dévastée par ce qu'il se passait.

**LB :** Et tout cela est terminé ? Vous en parlez au passé, mais en France c'est ce qu'il se passe en ce moment même, et j'aimerais rêver qu'un jour tout ça sera terminé...

**REL :** Je ne sais pas si ça continue d'arriver. Je sais que mes valeurs seront toujours ancrées dans le féminisme, je ne peux pas être antiraciste sans avoir de profondes racines féminisme. Les hommes militants ne feraient que me crier dessus et je n'arriverais jamais à en placer une ! Je serai toujours féministe, mais le militantisme féministe que je soutiens aujourd'hui est très différent d'à l'époque. En gros si je vois des gentilles dames blanches à l'entrée je sais que ça n'est pas pour moi ! (*Rires*) Et ça, c'est parce que j'ai été blessée. Dans le livre j'écris cette phrase : « À l'époque, les femmes noires étaient traitées de la même manière que les migrants aujourd'hui. Comme la source de tous les problèmes. » C'est ainsi qu'étaient traitées

les militantes féministes noires en Angleterre. Il y avait un peu ce sentiment que nous ne pouvions atteindre l'unité qu'à condition que nous, femmes noires, nous rentrions dans le rang. Et c'est ce que le féminisme Blanc avec un grand B faisait à l'époque. Aujourd'hui, et c'est très intéressant, il y a tellement de femmes blanches bien intentionnées qui viennent aux événements du livre, et je me dis... Eh bien je suis heureuse que tu sois venue ici apprendre ! Et te procurer un exemplaire du livre !

**LB :** Vous savez quoi, c'est une question que je voulais vous poser : comment vous gérez la culpabilité de ces féministes, qui viennent à vous pour exprimer, je pense sincèrement, à quel point elle sont tristes et désolées au sujet de leur privilège blanc ? J'imagine que leur prise de conscience est une bonne chose, moi-même j'ai pris conscience de mes privilèges grâce au travail de femmes racisées. Mais je ne suis pas sûre que leur culpabilité et leur tristesse vous fassent du bien à vous.

**REL :** Je ne suis pas là pour la culpabilité et la tristesse. Si vous ressentez culpabilité et tristesse, alors il faut aller en parler à quelqu'un d'autre ! Je ne parle pas de vous en particulier, mais de vous et de toutes les femmes blanches qui écoutent ceci.

**LB :** Oui.

**REL :** N'allez pas en parler à votre féministe noire locale, parce qu'elle n'a pas besoin de l'entendre !

**LB :** Oui toutes ces femmes qui s'excusent.. Je veux dire, elles sont certainement pleines de bonnes intentions, mais je ne suis pas sûre que ça vous transmette une bonne énergie !

**REL :** Non, et je l'ai déjà dit dans mes interviews auparavant, si vous êtes une personne blanche et que tout à coup le voile se lève et vous réalisez soudainement l'ampleur du problème, n'allez pas en parler à des personnes racisées. Nous sommes au courant !!! *(Rires)* Sérieux, n'en jetez plus ! Pourquoi n'allez-vous pas en parler à des personnes blanches plutôt ? Histoire qu'elles se mettent à réfléchir elles-aussi.

**LB :** On arrive exactement là où je voulais en venir : le post publié sur votre blog qui a changé votre vie. C'est exactement le même sujet, cette conversation que vous ne voulez plus avoir. Pourquoi « vous ne parlez plus de racisme à des personnes blanches », ce post a préparé le terrain pour votre livre publié trois ans plus tard qui a réellement changé votre vie. Est-ce que vous vous rappelez de l'énergie dans laquelle vous l'avez écrit ?

**REL :** Oh oui. J'en avais assez. C'était une lettre de rupture. Je n'en pouvais plus. C'est ce que je dis dans le livre. Je le cite beaucoup parce que je le connais désormais par coeur mais oui j'écrivais une lettre de rupture à la blanchité. La blanchité avec un grand B. Je n'en pouvais plus. Je me sentais très - et je suis obligée de le décrire comme une lettre de rupture parce que, je ne sais pas si vous avez déjà vécu ce truc où vous êtes en couple et soudainement vous avez une révélation et vous vous dites : je dois quitter cette personne.

**LB :** Oui.

**REL :** Ça doit cesser.

**LB :** Oui.

**REL :** Je ne peux pas continuer ainsi ! C'est ainsi que je me sentais. C'était lourd, c'était déprimant, mais j'avais aussi un sentiment de certitude très fort. « Vas y, fais le. »

**LB :** C'était aussi une façon de vous protéger n'est-ce pas ?

**REL :** Je me souviens de m'être sentie connectée pendant son écriture, c'était presque une expérience extra-sensorielle ! Quant aux circonstances qui m'ont conduit à l'écrire, c'était un mois après cet incident à la radio. Je m'étais vraiment pris un savon. Il y avait ça en toile de fond. Il y avait aussi la recommandation d'un ami, un film qui s'appelait « La couleur de la peur », « The colour of fear », qu'Oprah Winfrey avait beaucoup défendu au début des années 90. C'était un documentaire sur les relations interraciales, avec 5 hommes dans une pièce, deux blancs, trois racisés et ils parlaient de racisme. Et l'un des

hommes blancs ne voulait rien entendre. Il niait leurs vécus, encore et encore. J'ai regardé ça, et je me suis dit : « Wow. Tout ça ne changera littéralement jamais. » Et encore une fois je vais le comparer une relation amoureuse. Le jour où vous réalisez que ce que vous n'aimez pas chez l'autre ne changera jamais... Je me suis dit : « Cela doit cesser. »

**LB :** Je perds mon temps.

**REL :** Hum hum. Ça doit cesser. Et vous savez ça n'était pas je ne vais plus jamais parler aux blancs, point. C'était je ne vais plus parler de race avec eux. C'était un serment avec moi-même. Je leur parlerai de tout, leur chien, leurs vacances, tout, mais ce sujet-là, plus jamais parce que je n'en pouvais plus. Je n'en pouvais plus.

**LB :** Je comprends dans la mesure où il m'arrive de me dire que je ne veux plus jamais parler de sexisme avec des hommes...

**REL :** Oui. Il y a beaucoup de femmes blanches qui me disent : « Tous ces sentiments, je les ressens face à des hommes. » Et je suis d'accord. Moi même, je n'arrive pas à me souvenir de la dernière fois que j'ai parlé de sexisme avec un homme qui n'était pas mon partenaire. Parce que, et je le dis dans le post, d'abord vous voyez les signes physiques : leurs yeux se ferment et se durcissent, leurs épaules se crispent, comme s'ils rentraient dans leur posture d'argumentation pour mieux nier tout ce que vous avez à dire. Les masques tombent, et vous n'êtes plus humaine à leurs yeux. Vous n'êtes plus qu'un argument, un concept dont ils peuvent débattre. Ils veulent jouer l'avocat du diable mais le diable se défend très bien tout seul ! Il n'a pas besoin d'avocats !

**LB :** C'est vrai.

**REL :** Si vous vous apprêtez à débattre avec quelqu'un ne dites pas que vous vous faites l'avocat du diable. Dites : « Moi, je crois ça. »

**LB :** Je suis le diable (*Rires*)

**REL :** Exactement ! Exactement.

**LB :** Ça a aussi eu une conséquence énorme sur votre personne car vous êtes devenue la référence en matière de questions raciales. Et j'ai écouté une interview récente de vous dans laquelle vous dites que désormais vous vous protégez de toutes ces sollicitations, vous êtes invitée à des débats où on vous demande quoi faire, comment mettre un terme au racisme... Et j'apprécie beaucoup la façon dont vous présentez ça comme du self-care. Vous ne répondez pas aux questions auxquelles vous n'êtes pas préparée par exemple, vous ne participez à aucun débat dont vous n'avez pas défini les conditions. Quelle importance ça a, dans votre vie aujourd'hui, cette notion de self-care ?

**REL :** C'est tellement important. J'ai beaucoup parlé de limites... Après la parution du livre, j'ai été prise d'angoisses. Ma messagerie débordait, tant d'attentes pesaient sur moi et je me sentais submergée. J'ai donc arrêté de parler de limites et j'ai commencé à les poser. Rien qu'aujourd'hui, j'étais à un truc qui n'avait rien à voir avec moi ou mon travail et quelqu'un a essayé de me faire la causette sur mon livre, et j'ai juste répondu : « Je vais être honnête, répondre à cette question est mon travail et je n'ai pas envie de travailler là tout de suite. » *(Rires)*

**LB :** C'est tellement légitime. On attend toujours des femmes qu'elles soient gentilles et souriantes... Il serait tout à fait normal qu'un homme soit là genre : « Désolé, je suis pas d'humeur » . Donc pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas en faire autant ?

**REL :** Genre, j'ai fait 50 interviews à ce sujet, faites un petit tour sur Google et vous aurez votre réponse ! Je le fais souvent. Je l'ai fait une fois à la fête d'anniversaire d'un ami à moi, et ça a un peu cassé l'ambiance. Quand quelqu'un m'a encore demandé de façon lourdingue : « Pourquoi vous avez écrit ce bouquin ? » et que j'ai répondu : « Je n'ai pas envie de parler de travail ». Parce que c'est du travail !

**LB :** Bien sûr

**REL :** Et ça n'est pas vraiment une question d'humeur, c'est juste que me justifier sur ce sujet

est aujourd'hui mon métier donc... Si vous étiez institutrice et qu'en vous baladant la rue, les gens vous tendaient leurs enfants en vous demandant de leur apprendre les maths, vous seriez là genre : « NOOON. Je ne veux pas apprendre les maths à votre enfant, je vais au supermarché. »

**LB :** C'est tellement bien trouvé.

**REL :** Pas vrai ? Pour moi, retrouver un semblant de santé mentale impliquait de retourner aux sources. De me demander : « Pourquoi je fais ça ? » J'ai toujours voulu vivre de ma plume. Et ce livre était un point de vue que j'essayais de faire valoir depuis pas loin d'une décennie, depuis l'âge de 19 ans et mon éveil féministe, à l'université. La question raciale s'est juste immiscée là-dedans. C'était très naturel pour moi. Mais l'exposition, le fait d'être sous les projecteurs... Vous savez les gens réagissent beaucoup à ce qui est agité sous leur nez et lorsque vous êtes en promo pour un livre, vous êtes vraiment, là, juste sous leur nez. On me demandait d'aller ici, là-bas, de faire ci et ça, et il a fallu que je dise non. Le travail que je fais n'est... Je n'ai pas signé pour être la porte-parole de la justice pour l'éternité ! Je réfléchis attentivement aux choses que j'écris. Et je veux que le livre parle de lui-même. Je ne veux pas être une figure publique qui dise tout cela, je veux que les gens... Et je pense que pour ce sujet, spécifiquement, un sujet qui peut être manipulé par des gens mal intentionnés...

**LB :** Oui, il faut un livre ! Il y a besoin d'un livre et vous avez passé 7 ans à travailler dessus. C'est le résultat de 7 ans de travail et de recherches. Ça ne peut pas être résumé au détour d'une conversation.

**REL :** Exactement. Ni par article, ni par un post de blog... Il faut de l'espace pour le faire. Et je voulais que le livre porte son message, pas seulement pour moi mais pour tous les lecteurs qui ressentent la même chose et avaient besoin de preuves. Je voulais que ça soit le rôle du livre. Parce que je ne veux pas être la tête parlante dans les médias. Ça ne m'a jamais intéressée. Depuis la sortie du livre des gens sont venus me demander, encore et

encore. J'ai du changer mon numéro ! Parce que c'était trop !

**LB :** Wow. Et quid des réseaux sociaux parce que vous avez un compte Instagram, mais il n'y a qu'une seule publication, et c'est un post qui parle de ça, de la façon dont vous vous efforcez de préserver votre santé mentale, de votre stratégie de survie face à toute cette sollicitation. À quel point les réseaux sociaux sont-ils toxiques pour vous ?

**REL :** Hum, c'est compliqué, parfois les gens m'y posent des questions ou m'y demandent des comptes, c'était le sujet de votre première question par exemple, la façon j'ai été interpellée sur les réseaux sociaux à propos de la traduction en français du livre. Les réseaux sociaux ne sont pas toujours le bon espace pour répondre. Et je ne veux pas paraître sur la défensive, ou impolie, mais sur ce sujet je préférerais avoir une conversation avec ces personnes unes à unes, vous voyez ?

**LB :** Je comprends.

**REL :** Il y a ça. Par ailleurs, il y a d'autres sujets que je préfère aborder lors d'un véritable échange, qu'on se comprenne un peu mieux, d'où l'on vient... Plutôt que d'être sur le mode, oh ils ont dit ça, c'est le moment de leur répondre ça... Et aussi, à l'époque où j'utilisais les réseaux sociaux j'avais un sentiment de fausse familiarité avec mes lecteurs. Beaucoup de mes lecteurs ressentent un attachement très fort au livre et au message qu'il porte. Et c'est tout ce que je peux souhaiter en tant qu'auteurice, être comprise. Pour moi, la clarté est très importante. Et non seulement les gens comprennent le livre que j'ai écrit, mais ils se sentent compris par lui. Et le partagent avec d'autres afin qu'ils comprennent le sujet à leur tour. Et c'est incroyable, c'est mon seul et unique but. Mais ça renforce un sentiment de transfert sur ma personne. Et ok ce livre est sorti de mon cerveau, mais ça n'est pas moi. Donc quand quelqu'un vient me trouver sur les réseaux sociaux pour me dire : « Je vous aime », je me dis : « C'est le livre que vous aimez, pas moi ! » Parce que vous ne me connaissez pas. Vous ne connaissez pas ma

personnalité. On pourrait tout aussi bien ne pas s'entendre dans la vie.

**LB :** Oui.

**REL :** Nous n'en savons rien. Et cela me met mal à l'aise. De nos jours, on attends de vous, en tant qu'auteur, que vous fassiez du personal branding... Mais j'ai décidé que je n'en avais pas envie.

**LB :** Oui ! Je pense que c'est sain. Et puis c'est aussi lié au fait que vous avez tenu un blog pendant longtemps, depuis vos 19 ans. J'ai adoré le lire au moins autant que j'ai adoré votre livre. Et j'y ai lu quelque chose à propos d'un problème de santé que vous avez eu il y a à peu près deux ans. C'est un texte que vous avez transformé en article pour le site Broadly. Depuis l'adolescence, vous perdiez tellement de sang lors de vos règles que cela vous causait une terrible anémie, vous avez dû vous reposer pendant des mois, toutes vos forces avaient disparues, à cause de vos règles. Et personne ne vous l'avait jamais expliqué. Aucun médecin ne vous l'avait expliqué. Tout ça me mène à une question rituelle de La Poudre qui je l'espère, ne vous fera pas peur : comment vous entendez-vous avec votre utérus, Reni ?

**REL :** Eh bien si vous avez lu l'article, vous le savez, pas incroyablement bien.

**LB :** J'espérais que ça s'était arrangé.

**REL :** Eh bien à vrai dire non. On vient de me diagnostiquer une nouvelle anémie il y a quelques mois. Et je pense, j'en parlais avec mon thérapeute, nous avons réalisé que j'ai tendance à être anémiée en périodes de stress intenses. J'ai des fibromes, quelque chose que beaucoup de femmes afrodescendantes ont. C'est souvent héréditaire. Ils « vivent » dans l'utérus, ce sont des sortes d'excroissances bénignes. Donc voilà... Ils essaient de me tuer ! (*Rires*) Depuis mes premières règles. Et il semblerait que mon corps réagisse au stress d'une façon qui m'est défavorable. Quand j'ai écrit l'article je venais d'être transfusée quelques mois plus tôt car j'étais au bord de l'évanouissement. L'anémie fonctionne ainsi : votre corps manque de fer, ce qui signifie que votre sang ne peut plus

alimenter vos organes en oxygène. Votre corps s'affame, vous ne pouvez plus fonctionner normalement. Ça ressemble un peu à une intoxication au monoxyde de carbone en fait. Vous vous sentez tout à coup très lente et fatiguée. Et d'un coup, je me retrouve à prendre le bus pour éviter une marche de vingt minutes au supermarché que je ferais très aisément d'habitude. Parce que je n'en ai plus l'énergie. Et j'ai fini à l'hôpital pour ça, mon taux de fer était si bas que j'étais en danger. Et donc... Tout récemment, on m'a à nouveau diagnostiquée de l'anémie et c'était logique ! Je venais de vivre une année très stressante avec la sortie du livre, beaucoup d'attention, beaucoup de voyages, beaucoup de gens qui venaient me parler avec beaucoup d'émotions et... que je ne connaissais pas ! Ils m'ouvraient leurs coeurs, et c'est un privilège immense de savoir que mon travail a formé une telle connexion avec eux mais en tant que personne naturellement introvertie j'étais un peu genre... quoi ?

**LB :** Oui. On vous demande tant d'énergie en fait.

**REL :** Exactement. Et boum, tout à coup, les médecins vous sortent que vous êtes à nouveau anémiée, et qu'il faut reprendre votre traitement. Je pense que j'essaye vraiment d'implémenter plus de self-care dans ma relation à mon utérus et à mon corps dans son ensemble. J'essaye d'être attentive aux signes, d'atténuer le stress et cela passe en partie par le fait de modérer mon degré d'investissement dans la promo. En ce moment je suis plutôt dans l'ombre et j'essaye d'y rester. Aujourd'hui, si je voulais, je pourrais faire une émission de télé, être à la télévision britannique tout le temps à dire à quel point le racisme c'est mal, je pourrais avoir fait 4 émissions différentes de Radio Four. On me propose littéralement de faire ces trucs tout le temps. Mais je n'ai pas envie d'y aller à fond. Je sais que mon corps me lâcherait littéralement. Et ça, ça aide. Je me souviens qu'il y a des années, bien avant que je ne devienne pigiste, et bien avant que je ne devienne une autrice à succès, mon docteur m'a dit : « Vous allez devoir apprendre à gérer votre stress si vous voulez vivre avec ces fibromes. Évitez le stress. » Et à l'époque...

**LB :** Vous ne l'avez pas entendu.

**REL :** Oui, j'avais ce boulot très mal payé, un trajet quotidien très long, et j'étais toujours stressée ! Le stress était littéralement comment je gagnais ma vie. Mais ça n'est plus le cas. J'ai maintenant le privilège, parce que je suis une autrice à succès, de vivre ma vie à mon rythme. Et je m'efforce de m'en rappeler, parce que je peux aller aussi vite ou aussi lentement que je le souhaite, et je préfère aller doucement, même si on attend de moi que j'aille très vite car le succès du livre crée beaucoup d'attentes. Mais j'ai dit non à la télé parce que je ne veux pas aller vite.

**LB :** Vous n'y êtes pas obligée !

**REL :** Je veux y aller lentement. Écrire un livre, c'est un travail lent, vous voyez. Ce sont des recherches, des réflexions lentes, profondes, qui ont fait le livre. Je ne peux pas penser de manière créative en allant à 500 à l'heure.

**LB :** Et on ne peut non plus créer si on n'a pas sa chambre à soi. Est-ce que vous avez accès à votre chambre à vous, Reni ?

**REL :** J'ai une pièce physique, un bureau. Et je l'ai depuis mon déménagement dans la maison que je loue actuellement. Mon petit ami y a un bureau mais il ne l'utilise jamais parce que nous avons un espèce d'accord tacite stipulant que c'est ma pièce.  
(Rires)

**LB :** (Rires) C'est génial, bon travail !

**REL :** Oui... Et c'est là que je fais tout mon travail, ça n'est pas l'endroit où j'ai écrit tout le bouquin, je l'ai écrit dans la cuisine, et j'ai migré vers mon vrai bureau pour les corrections, mais oui, j'adore y être. La lumière l'inonde, j'ai beaucoup de plantes d'intérieur, plein de choses géniales, des dossiers, des trucs. C'est super.

**LB :** Et vous arrivez à y rester seule sans être obsédée par ce qui se passe au dehors ?

**REL :** En fait, je m'intéresse beaucoup à ce qui se passe au dehors ! Les fenêtres donnent vue sur la rue, donc j'y vois souvent des choses très

divertissantes, ce qui peut être une distraction surtout si vous avez tendance à procrastiner. J'ai vu des choses de toutes sortes ! Un vieil homme criant sur et maltraitant sa femme. Des personnes âgées ! J'étais là... Choquant.

**LB :** Wow.

**REL :** J'ai aussi vu la voiture de ma voisine se faire embarquer par les huissiers ! Ça c'était très divertissant. J'ai vu des trucs terribles à travers cette fenêtre. *(Rires)*

**LB :** Vous devriez investir dans des rideaux ! Sinon vous n'allez jamais écrire votre prochain livre ! *(Rires)*

**REL :** C'est vrai. Parfois rien que le fait de se tenir près de cette fenêtre, c'est comme regarder une série. Je regarde se dérouler les petits événements de ma rue. Elle a eu une nouvelle voiture maintenant, tout va bien. Mais oui. J'adore ma pièce !

**LB :** Reni, ça évoque quoi pour vous, La Poudre ?

**REL :** Je suppose que La Poudre m'évoque le talc, l'odeur du talc. Qui est une odeur que j'aime beaucoup. Je suis récemment entrée en la possession d'un parfum qui sent le talc, il s'appelle « Voile poudré », ceci n'est pas un post sponsorisé *(Rires)* J'ai eu ce parfum à un événement auquel j'ai été invitée en tant qu'autrice. Ils donnaient des échantillons. Je l'aime tellement. Il me rappelle les bébés, le talc, les bébés, le fait de les en saupoudrer. C'est une odeur merveilleuse. Voilà ce que ça m'évoque.

**LB :** Merci, merci beaucoup Reni.

**REL :** Merci de m'avoir reçue.

**LB :** Merci à Reni Eddo-Lodge d'être venue faire parler La Poudre avec moi. Merci à Maly Diallo d'avoir prêté sa voix à Reni Eddo-Lodge. À Zisla Tortello pour la traduction et à Charles de Cillia pour la prise de son en français. La Poudre est une émission produite par Nouvelles Écoutes. Elle est réalisée par Aurore Meyer-Mahieu avec à la préparation et à la prise de son Zisla Tortello, à la

programmation Laura Cuissard et au mixage Laurie Galligani. Le générique est une variation sur la chanson *L'Appétit* de Bonnie Banane. Vous aimez l'émission ? Je vous aime aussi, et s'il vous plaît dites le moi avec des étoiles, cinq de préférence sur l'application Apple Podcast. Cela aide La Poudre à essaimer. Pour faire parler La Poudre sur les réseaux sociaux, Instagram @lapoudretv sur Twitter @lapoudrene et sur Facebook sur la page La Poudre Podcast. La Poudre c'est aussi une newsletter à laquelle vous pouvez vous abonner sur le site nouvellesecoutes.fr, puis cliquez sur La Poudre. Cela sera l'occasion de découvrir *Bouffons*, *Quouïr*, *Quoi de Meuf*, *Splash*, *Vieille Branche*, bref toutes les émissions merveilleuses que nous produisons. Vous l'avez sûrement remarqué, La Poudre aime les livres. Si vous aussi, rendez-vous sur notre site *La Poudre lit* où nous recommandons toutes les deux semaines des ouvrages pour aller plus loin après l'écoute des épisodes. À très vite et continuez de faire parler La Poudre.